

« L'Histoire du soldat »

Guylaine Massoutre

Numéro 75, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28042ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (1995). Compte rendu de [« L'Histoire du soldat »]. *Jeu*, (75), 161–163.

« L'Histoire du soldat »

Texte de Charles-Ferdinand Ramuz ; musique d'Igor Stravinsky. Mise en scène : Jean-Claude Côté ; assistance à la mise en scène et costumes : Normand-Godfroy Bourget ; décor : Normand Hamel ; éclairages : Guy Declos ; arrangements musicaux : Luc Levesque ; mouvement : Lise Beausoleil. Avec Jocelyn Bérubé (le conteur), Alain Francœur (le diable), Suzanne Lantagne (la princesse) et Guy Trifiro (le soldat), et les musiciens : Nicolas Caloia (contrebasse), Mireille Marchal (percussions), Caroline Meunier (accordéon) et Johanne Morin (violon et direction). Production du Théâtre de la Récidive, présentée à la Salle Fred-Barry du 9 février au 4 mars 1995.

Conte, fabliau et rhapsodie russes

Quelle merveilleuse histoire, ce conte russe, rédigé en 1917-1918 par Ramuz et mis en musique par Stravinsky, tandis que l'Europe s'entre-déchire ! Un diable, de l'argent, un violon, une danseuse, un village, un soldat et un petit orchestre, et voilà tous les ingrédients folkloriques qui hantent les traditions populaires et ce que certains spécialistes du conte appellent « le savoir du peuple ». L'œuvre ne comporte aucune partie chantée, ce qui

laisse à la pièce instrumentale toute la latitude de développer sa propre expressivité narrative, dramatique et émotive. C'est un théâtre, riche de mémoire et d'explorations, que l'on devrait montrer à tous nos enfants.

Le folklore et ses traditions sont moins à la mode que les créations d'auteurs, aujourd'hui, dans le théâtre pour les jeunes. Il est vrai que Satan est un personnage peu familier à nos enfants. La musique sobre et assez désolée de Stravinsky, l'utilisation maximale des possibilités de chaque instrument — ici un ensemble pour cordes (violon et contre-basse), clarinette, basson, trombone, trompette et batterie — dénotent le talent d'un compositeur réputé difficile. Si l'on ajoute que le violon, ici objet dramatique central du conte, s'exprime dans l'écriture de façon un peu inattendue (rythmique plus que mélodique), on comprendra que cette pièce aux accents orientaux, slaves et modernes soit encore déroutante. Ce sont là sans doute des raisons qui expliquent le peu de succès actuel d'une œuvre aussi stylisée et composite.

Photo : RPV
Photographie.



Mais en écoutant cette merveilleuse histoire, montée par le Théâtre de la Récidive, accompagnée avec douceur par quatre instruments, en admirant les couleurs orangées, jaunes et rouges des costumes et du décor, en me laissant entraîner par la superbe voix du conteur Jocelyn Bérubé, en souriant des ruses de Méphisto sous le masque d'Alain Francœur, convaincue par les charmants déhanchements de la danseuse Suzanne Lantagne, je me disais que ce travail d'adaptation et de mise en scène méritait mieux qu'une salle à moitié vide.

On m'avait dit, à la NCT, que ce n'était pas un spectacle pour les enfants. Dommage pour eux, quand on sait qu'il n'est jamais trop tôt pour leur faire apprécier une histoire fantastique qui a été jouée et enregistrée par Jean Cocteau (le narrateur) et Peter Ustinov (le diable) à Paris notamment, et par Vincent Davy (le narrateur) et Jean-Louis Millette (le diable) à Montréal, ou encore par l'inoubliable Georges Descrières (le diable) dans une autre version française. Autant de passionnantes performances qui ne se préoccupent ni de *happy end*, ni de moralité normalisée, ni de ces carcans éducatifs qui affadissent la télévision et limitent trop souvent le cinéma destiné aux enfants.

Cet univers de poésie nomade et de mystère est fort bien mis en scène, compte tenu du peu de moyens de ce spectacle, par Jean-Claude Côté, dans le décor dépouillé et original de Normand Hamel. Autour d'une stèle qui se déplace, emportant les musiciens et un échafaudage sur lequel les acteurs grimpent à l'occasion, le conte se déroule dans un espace noir, vaste comme une campagne la nuit, hantée par les longues randonnées errantes du soldat



en permission. En l'absence d'une scène et d'un décor fixe, le soldat et le diable s'affrontent à mains nues sur la terre désolée. Au loin, un village suspendu dans les airs a pris la place d'une chasse-galerie québécoise : place au conte, loin du réel que le soldat a échangé contre un livre qui lui promet de grandes richesses terrestres. Ce théâtre de foire remplace les instruments à vent par un accordéon : liberté qui ne choquera ni les néophytes ni ceux qui se soucient de retrouver les racines populaires d'un genre négligé.

Jocelyn Bérubé
(le conteur),
Alain Francœur
(le diable) et Guy
Trifiro (le soldat).
Photo : RPV
Photographie.

Alain Francœur est un ancien acteur-danseur de la troupe de Carbone 14 et un chorégraphe : son jeu a ici toute la présence et la maîtrise requises pour le rôle désormais classique de Méphisto. Roulant, déboulant, sautant, tortillant son derrière comme un beau diable, dégringolant les arpèges de sa voix comme une mécanique ensorcelée, arborant des costumes fantaisistes et drôles — astuces de diable assurément —, grimé de rouge, visage et tête comprise, dans une tradition de *commedia dell'arte*, Alain Francœur nous réserve de purs moments de délice. Je pense notamment à l'excellente partie de cartes qu'il mène avec Guy Trifiro (le soldat), où le trompeur trompé remporte la victoire avant même que les cartes soient posées : cette astuce de jeu donne une légèreté supplémentaire à une scène qui déjà est enjouée par l'obsession maligne que les protagonistes manifestent et entretiennent à se côtoyer.

Quant à la présence de Jocelyn Bérubé (lauréat d'une médaille, catégorie conte, aux Jeux de la francophonie en 1994), elle rappelle le rôle anonyme du conteur, indépendante du lieu et du temps, qui anime le répertoire des contes populaires. Parce que le conte est une création à la fois anonyme et individuelle, qui exige du conteur un don particulier pour actualiser la trame fictive, le rôle de celui-ci se situe un peu en marge du jeu théâtral : il est le lien de la collectivité au mythe, à la légende, aux motifs stables de l'imaginaire universel. Il faut dans cette fonction de la simplicité, de l'effacement et une voix extraordinaire. Il m'a paru regrettable, face à cet excellent travail autour du timbre de la voix, du rythme, de la diction, de l'accent, que la tradition savante se soit plus intéressée aux formes

et aux symboles des contes qu'à ces artisans vivants de la transmission culturelle. Le travail de l'acteur s'y trouve dépouillé et limité à certaines fonctions précises, qui consistent d'une part à transmettre la trame narrative sans l'illustrer, d'autre part à inviter le spectateur à entrer dans le monde parallèle de la fiction et du théâtre. Ce rôle était autrefois occupé par quelqu'un de la famille, qui lisait l'histoire ; ce relais entre notre univers familial et le monde de nos peurs exige que rien ne soit laissé au hasard pour que le conteur soit de réelle connivence avec le groupe d'auditeurs.

Les contes ont été florissants au XIX^e siècle. De nos jours, les récits initiatiques liés aux traditions orales, même relayés par le savoir-faire de grands auteurs et de compositeurs, semblent parfois tombés en désuétude, trop archaïques et tournés vers un passé rituel ; pourtant, en assistant à cette pièce modernisée et simplifiée dans son instrumentation, j'ai été convaincue qu'il ne fallait pas se tromper de public. La fable du soldat enrichi grâce au diable, malheureux loin de son village et bientôt repentant, nous entraîne dans un voyage magique, un peu effrayant, jusqu'aux portes de la terreur et du monde de la nuit. Ce langage artistique est intensément dramatique ; peut-être notre soldat n'était-il pas assez passionné, pas suffisamment musicien pour disputer son âme au diable. Mais la perte de toutes les félicités entrevues par ce soldat maudit est un scénario dont le pouvoir émotif, bien canalisé, offre à tout éducateur un puits sans fond de rafraîchissantes possibilités.

Guylaine Massoutre